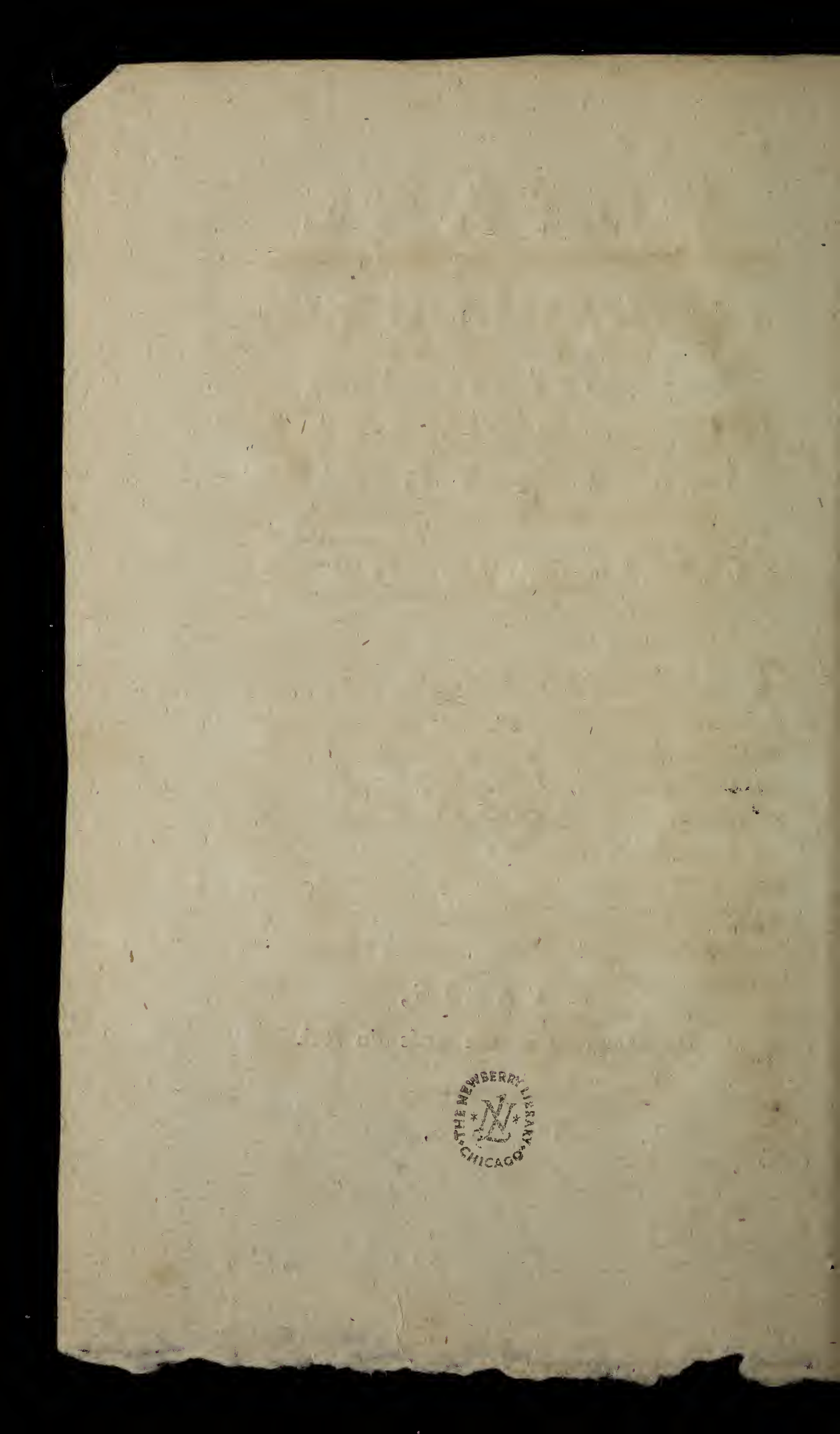
VOYAGE
D'UN AMI DU ROI
DANS LES GARNISONS
DE FRANCE.

Il arrive, ô mon roi, le terme de tes maux.



A PARIS,
De l'Imprimerie des amis du Roi.

1790.


THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

VOYAGE D'UN AMI DU ROI DANS LES GARNISONS DE FRANCE.

TANDIS qu'une fête pitoyable réunissoit au Champ-de-Mars les aveugles de ton royaume; tandis que pleins de la folle ivresse que leur inspiroit les ennemis de la monarchie et de tes fidèles sujets, tes enfans dénaturés te forçoient à être témoin de leur joie insensée à l'anniversaire de leur rébellion et de la chûte de ton trône; tandis que tu gémissois abandonné de ta cour, isolé au milieu d'une horde de brigands, se disant nationaux, tes amis, tes fidèles amis veilloient pour toi. Dispersés en différentes provinces, ils rallioient tes sujets sous la banière

royale. Les noms seuls de Bourbon, de Louis le juste, les font encore tressaillir d'allégresse ! S'il est des Cannibales à Paris, combien j'ai trouvé de français, de bons français, dans ce que les perturbateurs ont nommés les quatre-vingt-trois départemens. Malgré l'envie, malgré la cabale, l'amour de ses rois brûle encore le cœur du plus grand nombre de tes sujets ; tu seras encore roi de France et de Navarre, et tu verras à tes pieds, te demander lâchement leur grace, ces êtres insolens sortis hier du limon où ton mépris les fera soudain rentrer. Les français aiment leur roi, ils aiment la forme de leur gouvernement, et s'ils se plaignent de quelques abus, loin de t'en attribuer la cause, ils en demandent la suppression, et respectent jusqu'à tes erreurs. Tels sont les français des provinces que l'on s'efforce à te peindre comme des rebelles. Un tiers de Paris, en bute aux vexations des partis qui veulent ta ruine, pensent encore de même. Soumis à tes loix, tes sujets sont prêts à obéir : ose ordonner, Louis, et tu verras que les bouches, qui par contrainte, ou pour céder au torrent proféroient ces sermens blasphématoires tant vantés, gardoient au fond du cœur le plus profond mépris pour les décrets et pour leurs

infâmes facteurs. Lyon, Nismes, Montauban, Toulouse, que j'ai alternativement visité, dans le courant de juillet, s'honorent de penser ainsi que je le dis, si l'on en excepte quelques gagistes jacobites et leurs peu nombreux prosélites.

Assuré que tu possédois toujours, ô mon roi, le cœur de la plus saine partie de tes sujets, je voulus connoître les dispositions de tes soldats; peints, par les machinateurs révolutionnaires, comme les héros de la liberté, regardés par tes amis comme de lâches déserteurs, et vus par les têtes froides comme des ames foibles, qui n'ont pu résister aux appâts de la séduction. Si c'est l'or, me disois-je, qui les a corrompus, ce sont des ames viles, indignes de l'habit qu'ils portent, incapables, dans aucune occasion, de défendre l'état, incapables même de soutenir le parti qu'ils ont pris sans le connoître; des mercenaires qui seront toujours à celui qui sera assez bas pour les conquérir au même prix. Ce sont des êtres méprisables qui ne valent pas qu'on les achete; il ne reste à leur souverain qu'à les licencier; son mépris doit alors être leur seule punition. Puissent-ils être en état d'apprécier que c'est le plus dur des châtimens! Mais non,

m'écriai-je tout-à-coup, nul soldat français ne peut être méprisable, l'honneur fut toujours leur guide, la valeur leur élément, l'estime de leur concitoyen leur partage; comment donc ont-ils pu oublier l'amour de leur roi, déserter leurs drapeaux, honnir des officiers, l'honneur, la gloire et le soutien de l'armée? Telles étoient mes réflexions, lorsque, près de Verdun, je rencontrai un grenadier qui alloit rejoindre son corps. Il avoit encore quatre lieues à faire et excédé de fatigue, il se reposoit un moment sur le bord du chemin. --Je fais arrêter, je l'aborde. —Brave camarade, lui dis-je, vous avez fait, sans doute une longue route, vous avez l'air excédé. --Ventre bleu, me répondit-il, voilà, quand je serai rendu à Verdun, cinquante-cinq lieues que j'aurai fait en trois jours pour rejoindre mes drapeaux; je dois être rendu ce soir, et je n'ai pas de tems à perdre, pour arriver avant la retraite. Quelle tache seroit à la Ramée, après vingt-cinq ans de service, de manquer pour la première fois à son devoir! --Nous arriverons ensemble, et plus promptement; montez dans ma voiture. Je suis flatté de faire route avec un brave militaire. A peine y fut-il, que je lui fis part de mes réflexions, voici ce qu'il me répondit.

--J'étois à Paris au mois de juillet dernier. J'étois bien, bon camarade avec un grand nombre de grenadiers aux Gardes, ils tressailloient d'horreurs, en me racontant toutes les manœuvres que chaque jour on mettoit en usage pour les séduire : l'or, l'argent, la boisson, rien n'étoit épargné. Quelques bas-officiers, séduits par les promesses les plus brillantes, n'épargnoient, de leur côté, aucune espèce de raisonnemens. Mes braves camarades étoient inébranlables, comme l'eût été la Ramée. Mais, ventrebleu, mon officier, Samson n'étoit pas français; il fut séduit par Dalila : comment eusssiez-vous voulu que des enfans de Mars, nés en France, pussent résister aux charmes de toutes les Laïs de la capitale, détachées à leurs trousses et leur raisonnant perpétuellement à l'oreille le doux mot de *liberté ?* S'ils furent coupables, leur faute fut celle de leur sensibilité. Un français peut-il résister aux attraits du plaisir, offert par la beauté ? Quand je vis la défection complette, j'en rougis, je grinçai des dents, et je partis pour éviter l'épidémie : car, quoique je n'aie plus vingt ans, je connois encore le prix du sexe qui régit la France, malgré la loi salique !

Ce que l'on a fait à Paris s'est répété par-tout :

on a convaincu les sots, gagné les lâches à prix d'or, soulé les gourmands ; les femmes ont fait le reste. Il étoit resté dans chaque corps quelques la Ramée, qui périroient plutôt que d'abandonner le service du roi et leur drapeau ; quand le premier enthousiasme a été passé, tous les autres ont été surpris de rougir en se retrouvant avec eux ; oui, monˢ officier, rougir, un soldat français peut encore rougir, quand il a été sur le point de se déshonorer, et si-tôt que nous avons remarqué sur leur front ce noble signe d'un sincère repentir, les la Ramée ont tendu la main à leurs camarades, et aujourd'hui les fautes sont oubliées parmi nous, parce que pendant qu'on nous arrachoit de force de faux sermens, nous faisions tous celui de laver notre honneur, et de réparer au premier moment, au péril de notre vie, les fautes où un moment d'erreur nous ont entraîné. Voilà, mon officier, j'ose vous le jurer, les sentimens de tous les braves soldats de l'armée ; venez à la parade, à nos cazernes, il n'en est aucun de nous qui ne vous tienne le même langage. Puisse le meilleur des rois être instruit de notre dévouement et de notre sincère repentir ! Je vis effectivement nombre de soldats, tous me tinrent le même langage.

Je

Je partis sur le champ pour Metz, où tous les soldats, aux ordres du brave Bouillé, imbus de ces principes, n'ont qu'un cri, une façon de penser, c'est l'amour et l'attachement le plus sincère pour le roi de France. Mais un jour à la parade, je fus attendri aux larmes, quand je vis s'approcher majestueusement du général à côté duquel j'avois l'honneur d'être, une troupe de ces respectables vétérans, tous grenadiers : après l'avoir salué avec respect et fierté, l'un d'entr'eux prit la parole :

— Mon général, c'est au nom de l'armée de France entière que nous venons jurer entre vos mains le rétablissement de l'ordre. Des soldats français ne sont point faits pour méconnoître la discipline militaire. Quelques-uns ont erré : recevez par nos bouches, incapables de mentir, l'assurance de leur repentir et de l'entier dévouement de tous les soldats français, au service du monarque le plus respecté et le plus chéri.

En même-tems il lui remit les vers suivans :

qu'i lassura être composés par un d'entr'eux, et approuvés de toute la garnison de Metz ; qu'il croyoit, de plus, ne rien hasarder en assurant que c'étoit l'expression du cœur de tous les soldats français.

LES SOLDATS FRANÇAIS A LOUIS XVI, LEUR UNIQUE MAITRE ET SOUVERAIN.

IL arrive, grand roi, le terme de tes maux!
Tu nous vis un moment désertant nos drapeaux,
Sous le prétexte vain de sauver la patrie,
De ses vrais ennemis suivre la cause impie;
On nous avoit trompé, pardonne à notre erreur!
Mais le voile est tombé, mais notre bras vengeur
Saura bientôt punir sur ce sénat de traîtres,
Et nos rebellions, et les pleurs de nos maîtres.
En vain par des sermens chaque jour répétés,
Il prétend enchaîner nos cœurs, nos volontés,
Ce que nous jurons tous, c'est de t'être fidèles;
C'est d'aller t'arracher aux mains de ces rebelles,
C'est de briser tes fers, de te couronner roi,

Ou tout percés de coups de mourir avec toi.
Tremblez donc, sénateurs, tremblez vous dont l'audace
De l'empire Français change à son gré la face,
Vous les verrez bientôt ces barbares soldats (1),
Ces troupes de brigands, méprisable ramas,
Aller en punissant vos attentats infâmes,
Vous prouver que l'honneur vit toujours dans leurs ames.

Il est tems, prouvons-le, que tardons-nous encor?
Craignons-nous de donner ou recevoir la mort ?...
Mais quels bras, quand nos mains à frapper seront prêtes
Quels bras pourroient se lever sur nos têtes ?
Qui nous arrêtera ? ces vils miliciens,
L'écume, le rebut de leurs concitoyens,
Et les géoliers affreux du meilleur de nos princes ?
Ah! s'ils nous voyoient tous accourant des provinces
Venir de sa prison arracher notre roi;
Comme ces fiers guerriers seroient glacés d'effroi!
Comme, jettant bientôt leurs inutiles armes,

---

(1) On se souvient des paroles mémorables de Monsieur Dubois de Crancé.

Et tombant à nos pieds qu'ils baigneroient de larmes,
Ils nous conjureroient de ménager leur jours !
Eh bien, de ce bon roi volons donc au secours !
Hâtons des sénateurs les différens supplices,
Retarder plus long-tems, c'est être leurs complices.
Inventons des tourmens... Mais ces tourmens jamais
Pourront-ils égaler tant d'horribles forfaits,
Dont tu fus, ô Louis ! toi-même la victime ;
Cruel ressouvenir ! sous le joug qui t'opprime,
Tu gémis aujourd'hui prisonnier dans Paris !
Précipité du trône où tu régnas jadis,
De l'indigne sénat qui t'enchaîne et te brave,
Tu n'es plus aujourd'hui que le premier esclave !
Roi de nom seulement (1), tu n'as plus aucuns droits,
Le seul qui te reste, c'est de signer ses loix !...
Maispourquoi de tes maux traçons-nous la peinture ?
D'un cœur qui saigne encor c'est ouvrir la blessure ;
Il faut la refermer, et nous devons songer,
Que peindre tes malheurs, ce n'est pas les venger.

---

(1) Encore l'a-t-on changé ce nom, il ne s'appelle plus le roi de France, mais le roi des Français, par la grace de l'assemblée.

Ils ne sont pas les seuls qui demandent vengeance !
Nous l'entendons crier aussi par l'innocence,
Dont la tête a tombé sous la main des bourreaux!
Launay, Foulon, Berthier, sortez de vos tombeaux!
Que vos mânes sanglans, et tous couverts d'outrages,
Viennent par leur présence enflammer nos courages;
Et toi, Favras, et toi, martyr infortuné,
De l'amour qu'à Louis ton cœur avoit juré,
Arme, guide nos bras, marques-nous les victimes,
Et bientôt dans leur sang nous vengerons leurs crimes.

O vous, vils délateurs, vous qui de ce héros,
O monstres inhumains, fûtes les vrais bourreaux,
Vos yeux ont-ils bien pu de son trépas horrible,
Contempler un instant le spectacle terrible?
Combien alors, combien vos cœurs dénaturés,
Du poignard des remords furent-ils déchirés,
Quand ce brave guerrier, à son prince fidèle,
S'écrioit en montant à la fatale échelle;
Peuples, ne croyez pas que je sois criminel,
Non, je meurs innocent, j'en atteste le ciel.

Ah ! qui dût en douter, à son air intrépide ?
Le coupable à la mort marche d'un pas timide,
Il porte son arrêt sur son front pâlissant,
Le sien n'a point pâli, même au dernier moment,
La vertu lui donnoit cette noble assurance,
Et sa tranquillité prouva son innocence.

Eh bien ! laisserons-nous ces meurtres impunis ?
Verras-tu tes soldats, ô malheureux Louis,
Ne prêter à ta voix captive et gémissante
Qu'une oreille insensible, une ame indifférente ?
Des plus stoïques yeux elle eût tiré des pleurs,
Nous seuls à cette voix fermerons-nous nos cœurs ?
Ah ! que plutôt la mort vienne frappernos têtes !.
Mais non, à te venger nos mains sont toutes prêtes,
Montre toi seulement, et bientôt dans son sein
Versailles te revoit notre vrai souverain.
Et ne nous crois pas seuls prêts à tirer vengeance
Des maux dont tu gémis, et qui troublent la France?
Tous les bons citoyens s'armeront avec nous :
Est-il pour des Français un sort qui soit plus doux
Que de sauver l'état et de venger leur Prince ?

722

Plus d'un soulèvement dans plus d'une province
Nous a déja prouvé les sentimens secrets ;
On t'aime, on te regrette, et l'on hait les décrets
Du Sénat qui t'opprime, et te comble d'outrages,
Mais son règne est passé, qu'il tremble! ces orages
Du foudre qui les suit sont les avant-coureurs,
Ce foudre va tomber; Louis sèche tes pleurs.

Qui pourroit douter de la sincérité de ces braves militaires seroit aussi coupable que nos perturbateurs : il faudroit sur le champ le déclarer criminel de lèze-nation et de lèze-majesté au premier chef. Il est beau de faillir, quand on se relève de sa chûte avec cette noblesse.